J.–E. FOVEZ

P R E S Q U E

LES ÉDITIONS DE GARENNE

JANVIER 1994

Au commencement, il y a, globalement, la vie. On ne voit bien sûr qu'un aspect, des fragments ; on en retient les moments forts, en tout cas mémorables. Certes, la mémoire est capricieuse, incertaine. Des faits vécus se mêlent aux scènes rêvées.

La relation que l'on en fait est limitée, incomplète, orientée ; elle est discontinue, disparate. Elle privilégie l'exceptionnel, le percutant, au détriment de l'ordinaire, du banal. On voit un coup de pouce mental, une hypertrophie du négligeable. Le style parachève l'extraction, la dissociation, le grossissement. Il en résulte une succession accidentelle de notations élaborées. Un choix ne retiendrait que les morceaux les plus frappants.

Tout est brouillon d'autre chose. Rien n'est définitif. Passer d'un brouillon à un autre. Le propos est banal. La forme, bancale. Ça se présente plutôt mal. Tout réécrire. Une nouvelle mouture, certes littérale, mais allégée, avec pourtant des ajouts latéraux. Travail instrumental. Un texte expérimental.

Il a fallu toute une vie ou presque pour trouver une forme personnelle à son écriture.
Intérieurs. Pièces. Chaque salle est un décor, meublé de sièges, lits, armoires, bureaux, toujours prêt à sécréter le drame.

L'homme sort de la salle de bains, le visage en sang. Il dit : *je ne sais plus me raser.*

L'homme dîne seul, en écoutant la radio. Encore un attentat, et plusieurs morts. Éternuer, la bouche pleine ; des bribes de nourritures jaillissent et retombent.

Le pain de campagne moisit à l'intérieur. *L'oignon violet* pourrit d'un côté. *La petite poire* devient blette. *Mange,* disait-elle, *pendant que c'est chaud.* Mange pendant que c'est sain. Mais la corruption est là, partout présente au cœur de tout, guettant la faille — la défaillance, la distraction, le manque de vigilance —, l'humidité, le choc, la piqûre, le coup. Pourriture vive. Moisissure noble.

L'homme vieillit. Sa vue baisse. Pourtant, il voit, couché sur un lit, le petit chien. Mais la bête n'est pas là. Et c'est une chienne.

Disparaître d'un seul coup, cela arrive. Pour la plupart, cependant, on commence par négliger les soins et les règles, par se négliger. On se dégrade, on se délabre par à-coups. Se détériorer de façon fragmentaire, les cheveux, les dents, la peau, les membres, le corps. Progressivement, se désagréger, troubles divers, piqûres et kystes, foulures, entorses, claquage musculaire, blessures, fractures. Le moral, lui non plus, n'est pas épargné ; peines, déceptions, chagrins ; avec le temps les espoirs s'effondrent, les projets s'amenuisent. Il n'a plus de raison de vivre, l'homme. Tout craque et tombe par morceaux ; par pans entiers, tout au ralenti s'écoule.

N'étant pas sûr que, le moment venu, on pleure, l'homme chiale sur lui-même, de temps en temps, entre deux tâches ménagères.

La petite ville. Un échantillonnage. La demeure. Un réservoir. Ce que l'on garde — et ce qui reste en mémoire. Un inventaire. Ce qu'on lit. Les archives. Ce qu'on brûle. Ce qu'on oublie. Un sanctuaire. Ce qu'on mange. Les conserves. Ce qu'on jette. Les prospectus. Les reliefs, les déchets, les détritus, les ordures. Le dépotoir. Les mauvaises herbes. Ce qui pourrit. Le fumier.

Rêver, cribler d'images le néant. *Penser,* piquer de mots le noir interne. *Écrire,* hachurer de signes la page. *Lire*, moduler ferme la durée. *Jouer,* peupler de figures la vie.

L'auteur abuse de « ça » (cela). Tenter de réduire le nombre des « ça ».

Projet d'ouvrage. Les chapitres se succèdent tandis que le nombre de personnages croît : l'homme est seul, tout seul, au premier chapitre. Les bêtes, les plantes, les choses ne comptent pas. On ne tient pas compte des images, animées ou non. Le téléphone, ce n'est pas suffisant. Le fait d'entendre sonner à la porte n'implique pas qu'on ouvre. Le chapitre deux est le plus important, mais il est varié, voire ambigu : la femme accouche (si c'est des jumeaux, ça fait trois) ; deux jumeaux, deux frères, un frère et une sœur, deux amis, un couple. Deux hommes : si l'un tue l'autre, on revient au point de départ. Chapitre trois : un mâle ou deux, une femelle ou deux, un enfant ou deux. Progressivement, le petit nombre devient le groupe, l'assemblée, l'attroupement, l'unité, le cortège, le défilé, le rassemblement, la foule, la masse.

Il y a des trouvailles, certes ; des instantanés frappants. Mais aussi beaucoup d'élucubrations gratuites. Les personnages sont inexistants ; les objets, flous. Les relations sont lâches ; les transitions, molles. Tout semble se désagréger. C'est décousu, impalpable... L'objectif est vague. On reste sur sa faim. C'est déconcertant ; on est désorienté. Personne ne comprend vraiment ce qu'il tente de faire.

L'homme est content de lui. Tout au moins — par rapport à ce qui se fait par ailleurs — assez content. Il a sinon réussi sa vie — et ça veut dire quoi au juste? —, du moins atteint *presque* son objectif. Il aurait pu — oui, cela aurait pu se produire — s'accomplir pleinement dans ce qu'il appelle un peu pompeusement son œuvre. En fait, il a *presque* fait ce qu'il voulait faire. Certes, ce *presque*-là a quelque chose de terrifiant. Car ce qu'il a essayé de construire n'est que le brouillon de son projet essentiel. En dernière analyse, c'est raté. Du moins, il a trouvé son titre : et c'est justement PRESQUE.

Une suite d'éléments concrets, non datés, plus ou moins bien situés, à classer ultérieurement par lieux, tout au moins dans une première approche, mais destinés éventuellement à former, avec des notes théoriques, une construction abstraite, de nature intemporelle, de conception mentale et d'allure onirique.

Entasser les paragraphes. L'homme classe ses textes, unité par unité. La lecture est déterminante : ce qui est entendu en premier influe sur ce qui vient après, quel qu'il soit.

Une force inconnue, lentement, en une nuit, rapproche les parois de tous les polyèdres, mobiles ou immobiles, construits par l'homme, rapetissant, rétrécissant jusqu'au néant les volumes terrestres, marins, aériens, écrasant doucement, sans souffrance apparente, les êtres vivants, faisant disparaître les objets manufacturés mais aussi les minéraux et les végétaux pris dans ces ensembles, n'épargnant que le plein air.
n *Qui plus est*, ce qu'on ne voit pas à l'étalage, en vitrine, est peut-être à l'intérieur. La tête, boni-menteuse. Le corps, *en majesté*. La poitrine opulente. *Postère* (sic). Les cuisses de grenouille. L'esprit, éventuel, c'est bien plus.

On vit des moments passionnants. Ne pas trop réfléchir. Au fond de tout ça, on trouve la corruption et la mort. Auparavant, c'est la plate mesquinerie, l'avidité aveugle, la haine butée. Les rapports entre les êtres sont douteux. Les choses sont insaisissables. Cruauté, inconscience, l'inefficacité radicale. Des divagations déroutantes. Devant tant d'incohérence, on est perplexe. Le mystère social est déconcertant. *Où voulez-vous en venir?*

La jeune fille suit son vieux père pour recueillir dans un petit récipient le cérumen coulant de ses oreilles.

Le corps est mort, hormis la tête. Le bras droit bouge encore un peu, juste assez pour lancer à ses ennemis, afin de se défendre, les membres, les autres membres, puis des fragments du corps. La tête, elle, vit. Tout se passe désormais dans la tête, tout passe par la tête, tout s'y jette et s'y perd, tout s'y noie et s'y fond. Tout se fixe et survit dans la tête.

L'homme entend des pas derrière lui, vifs et forts ; quelqu'un cherche à le dépasser, d'ailleurs en vain, une femme sans doute — mais jamais la même.

La jeune femme enceinte, assez forte, plutôt grosse. Elle a l'air surpris, une expression fixe, comme si elle était toujours sous l'effet d'un choc, une sorte de blocage facial. Elle donne l'impression que ce qui lui est arrivé l'a marqué pour la vie. Elle semble craindre que — selon la frappante expression populaire — l'on veuille lui faire, *maintenant,* un enfant dans le dos.

Tuer, non, jamais. Rendre les enfants à leur mère ; rendre les mères à leur géniteur. Faire tout régresser vers les gros ventres ; ramener les femmes enceintes à l'accouplement. Retour en arrière. Condamner l'humain à la stérilité. Faire reculer le monde jusqu'à l'absence. Faire remonter la semence dans la culotte. Conception, non, mais contraception. Limiter aux mort-nés la circulation matricielle. Ne plus féconder que le vide pour engendrer le néant.

Dépôt des autobus. Garage. Terminus, donc tête de ligne. Cela est en somme une impasse, routinière tout au moins. Non loin, c'est le fleuve. La berge est détrempée, pratiquement impraticable. L'autobus, il ne tarde pas trop. S'asseoir. Le conducteur lit un magazine. On ne part pas tout de suite. S'ennuyer.

Deux femmes. La jeune se refarde. La vieille se met à tousser sans pouvoir s'arrêter. L'homme, assis sur un banc du quai, attend lui aussi le train.

Le train, sans s'arrêter, semble frôler le quai. Se jeter sur lui, pour en finir ; l'épouser, en quelque sorte. De sa part, c'est plutôt un viol. L'être nouveau ainsi conçu serait mort-né.

Le monstre. Il préfère la solitude. Dans la foule, il est balourd, maladroit, impoli et même brutal. Il ne regarde pas les gens ; il les bouscule sans s'excuser. Dans les transports en commun, il est plutôt sans-gêne, prenant deux ou trois places pour lui-même, ses pieds, son imperméable et son sac. Il rouspète si on veut lui prendre un siège ; on le laisse alors tranquille. Il parle tout seul et même se met à rire.

L'homme plutôt jeune, assez gros, chante. Puis il passe dans le compartiment en tendant la main. Quelqu'un lui donne une pièce ; alors, le quémandeur l'embrasse, le baisant sur le front ; et l'autre rit.

Un navire de croisière. L'équipage. Du pont voir s'éloigner la terre. Naviguer de nuit, des heures durant. Le personnel. Toute cette nourriture. Les flots agités, roulis, tangage. Mal de mer. S'allonger sur sa couchette, tout le corps vibrant. Un oiseau, resté à bord, volette sans arrêt au-dessus du pont.

Surprendre en forêt un quelconque trafic illicite, c'est risquer la mort.

L'homme, un vieux randonneur, se perd en forêt, dans la brume. Il retrouve avec joie une route et des voitures.

Ascension. L'homme est chargé d'un matériel léger mais efficace, quoique déconcertant. Il magnétise en fait le roc au fur et à mesure de son escalade. Il monte aisément ensuite avec ses chaussures aimantées.

L'homme tient un bébé dans les bras, au balcon d'un étage élevé. Il est terrorisé à l'idée de laisser tomber l'enfant dans le vide. En réalité (sic), ça se passe en songe. Et c'est cela qu'il raconte à des gens. Ou plutôt, il rêve cette *relation.*

On mange dehors. La pluie soudain se met à tomber, mouillant les plats, faisant fondre le sel sur le bord des assiettes. Le vent soulève la peau des pommes de terre, à demi épluchées.

Naître. Il est grand pour son âge. Les années passent. Prendre du poids. L'amour, en rêver, puis le connaître, enfin le faire. Être père ou non, c'est le problème. Rester, sinon chaste, du moins stérile. Ceci est absurde. Aucune descendance, donc. Disparaître, un jour, sans laisser de traces. *N'être.*

L'homme s'installe à son bureau. Il se met à tailler un crayon, tristement. Un jour, il ne pourra plus faire ce geste simple.

Œuvres vives. La machinerie. Impression. Avoir l'idée d'un écrit. Formuler sa pensée. — Œuvres *mortes.* La machine à écrire. Expression. Produire l'image d'un texte. Manifester son savoir-dire.

L'auteur évolue. L'âge venant, l'expérience aidant. Nourrir sa pensée. Travailler son style. Perfectionner sa manière. C'est de plus en plus mauvais.

On le critique, lui, l'auteur. On lui reproche de ne pas, ou presque pas, parler des guerres, des crises, des famines, des épidémies, des catastrophes. *C'est vrai,* dit-il, *mais je ne vis rien de tout ça. En fait,* pense-t-il, *je m'en fous.*

Il y des mots qu'il n'emploie jamais. Passons sur les grossièretés. Éviter les termes trop savants, souvent tirés du grec. On n'a pas toujours un dictionnaire sous la main. *Anacoluthe,* par exemple, c'est joli, raffiné, harmonieux, féminin même ; mais c'est bien trop compliqué pour une simple rupture de style.

Cénesthésie. Idiosyncrasie. Proprioceptif. Mots à éviter. C'est lourd ; c'est laid. Le calembour menace. Hélas! Il n'y a pas de synonymes.

Les voyageurs se bousculent. La plupart, le visage fermé, plutôt triste, se résignent. Certains maugréent, l'air furibard. Quelqu'un invective une dame à chien. Si un accident se produisait, beaucoup mourraient fâchés.

L'homme a tendance, de plus en plus, à somnoler, assez souvent, dans la journée, quand il est assis, notamment dans le train. Il sécrète sans doute, maintenant, son propre *bromure.*

Suivre le ballast. Par terre, le corps écrasé d'un chat, le poil hérissé — image repoussante de l'horreur bloquée, de la terreur figée.

Des squelettes turbulents et hilares fouillent dans des caisses pleines de vêtements pour choisir une combinaison couleur chair, complétée par un masque aux traits marquants.

C'est encore là qu'on est le mieux. La mère est dans son lit. En deçà, c'est l'état de veille, la vie quoi, le sujet actif. Au-delà, c'est l'état de grâce, la mort, l'objet passif.

Manque de vivres — mordre ses joues. L'homme reste sur sa faim, mais sa bouche saigne.

Son pantalon est sale. L'homme a dû s'agenouiller devant sa femme dans une cuisine pas propre.

Fustiger sans cesse la routine, de façon répétitive. Contester le train-train, dénoncer l'inertie, sans se lasser. Mais cela, du même coup, devient fatigant.

Avoir peu. Faire un peu. Être si peu. L'homme aurait aimé avoir un peu plus. Faire autre chose, faire quelque chose d'important. Être quelqu'un. Tout ce qu'il n'aura jamais. Cela, il ne le fera(it) pas. Changer, certes, évoluer ; ne pas devenir autre ; être lui-même, sans plus.

Se relire sans comprendre. L'homme compulse ses notes. Un membre de phrase reste hermétique. Bah! ça lui reviendra peut-être.

Se faire imprimer à ses frais, c'est bien sûr sans valeur. Être publié par des inconnus, c'est déjà plus satisfaisant. Se voir édité par un auteur concurrent, ça c'est indéniablement positif ; mais c'est plutôt rare, très rare.

L'homme pense devant l'annonce d'une disparition prématurée : X. est brusquement remonté dans mon estime.

C'est la crise. Une guerre de plus. Son travail n'avance pas. Le chômage augmente. Un problème dentaire. On mendie dans les trains. L'homme s'est mordu la langue. On n'est jamais tranquille.

L'étang, vu du train. Effectuer à pied le trajet de retour, à travers la forêt ; retrouver la pièce d'eau ; la longer quelques minutes sans s'arrêter ; il y a un pêcheur ; repartir entre la voie ferrée et la route nationale.

L'homme, devant n'importe quel animal, pense à son chien.

Une clôture à l'entrée du bois, ça fait un parc à bon compte.

Tomber de tout son long, sur le dos, sans cause apparente, est proprement fantastique. L'homme traverse un bois rocheux par des sentiers plats et dégagés. Aucun obstacle. Ça ne glisse pas. Il a de bonnes chaussures de marche. Pas de malaise. Distrait, peut-être, inattentif. En tout cas, il fait une chute ; il se relève prestement. Un petit mal de tête passager ; un bref picotement où vous savez. *L'invisible, sans doute, m'a poussé.*

Percevoir. Enregistrer. Noter. Mettre au propre. Transcrire. Taper. Découper. Classer. Construire. Coller. Relire. Déclamer. Corriger. Refaire. Envoyer un peu partout — en vain, ou presque. Déchirer. Jeter. Oublier. *Percevoir. Enregistrer. Noter.*

Quitter en voiture l'agglomération. Aller vers le sud. Gagner la campagne boisée. L'homme retrouve non sans une certaine tristesse les lieux qu'il a parcourus à pied.

L'animal a quelque chose de monstrueux. Pourtant, apparemment, il ne poursuit aucune proie. En fait, il se nourrit — miraculeusement — de ses propres excrétions. Et son horrible odeur éloigne les prédateurs.

Si peu. L'homme a fait si peu. Mais si peu que ce soit — et quoi que ce soit — c'est toujours ça. « *C'est mieux que rien* ». (Rien, en l'occurrence, est d'ailleurs impossible.) « *Ça durera ce que ça durera* ». Jusqu'à la fin.

La tempête s'est calmée. Le ciel redevient bleu. Le soleil réapparaît. Un orage inattendu. *C'est dingue!* pense l'homme.
Théoriquement, l'homme n'existe pas. Un couple de hasard. L'enfant. Maladie. Accident. Guerre. Plus-de-peur-que-de-mal, c'est le surnom du vieillard.

Quoi que vous fassiez, et même si vous restez inactif, immobile, inerte, le temps passe, le temps blesse, le temps réduit, le temps tue, le temps annihile.

L'homme tape lui-même ses textes. Entre deux paragraphes, il descend la poubelle. Ce sera sa seule sortie de la journée —

par l'ascenseur. Demain, qu'il fasse beau ou non, qu'il pleuve ou qu'il vente, il fera une petite randonnée.

Le début, le point de départ, l'homme l'attend, heureux ou non. Une rencontre, une épreuve ; une étreinte, un acte ; une promenade, un voyage. Ce qu'il aimait, c'était l'intervalle, la durée, le déroulement. Les péripéties, les découvertes, les rebondissements. *Maintenant, la suite des événements, la progression, dramatique ou non, le laissent froid.* Ce qu'il espère — ou appréhende, c'est selon —, c'est le résultat, le dénouement, la conclusion. Objectif atteint ou non ; mission peut-être accomplie. Qui a gagné? Ça finit comment? Mais le retour sous-entend un nouvel aller, sinon, de l'allant, un élan réitéré ; le final sous-tend une autre ouverture.

L'homme, certes, ressent encore beaucoup de choses très diverses. Mais, de l'impression à l'expression, l'évolution est plus lente, plus rare. La plupart du temps, cela ne dépasse pas la phase médiane du sentiment. Il en reste là. La saturation joue. Il n'y a presque plus de notations.

Le vent printanier fait vibrer le rideau de tôle ondulée (baissé) de la petite gare (fermée). Le bruit, monotone, plutôt lugubre, fait penser à l'hiver, à la guerre, à la mort.

Se faire une raison. Renoncer. Moins actif. Se restreindre. Sacrifier le superflu, le surprenant, l'éventuel. L'homme devient timoré. Pusillanime. Indifférent. Il est beaucoup plus heureux. *Un jour,* disait-il, *je serai plus sage.* Il est devenu passif. Désabusé. Il n'a guère d'illusions. Il est las de tout, blasé, saturé. Il est, en fin de compte, bien moins content.

Le néant, vers lequel il tend, n'est pas un but en soi. C'est une simple fatalité, une terrible formalité. Détérioration progressive. Lent accroissement du vide fondamental. C'est un non-but, pour l'homme quel qu'il soit — suicide exclu.

La petite gare. Il y a là un dépôt de carcasses de voitures — un petit cimetière, comme on dit. Un autocar détruit. L'homme, assis sur le quai, pense à un accident de la route. Ça lui fait mal, viscéralement.

L'être rose devient l'être gris.

Il en est — il croit en être — à son dernier texte. Ça s'écrit laborieusement. L'homme accumule des notes et tente de les ordonner. Il n'a jamais passé autant de temps sur un brouillon aussi décevant.

Mon premier article publié, dit l'homme, *je m'en souviens.* L'adolescent était fou de joie. C'était pourtant un compte-rendu insignifiant.

L'homme pense à ce qui pourrait l'inciter à se lever, se laver, manger, travailler ; il ne trouve rien.
J'ai bien du mal à m'arracher à la douceur du lit. Ça pourrait, bien sûr, être pire. Il n'aurait même plus envie de rester au lit.

Tiens, c'est curieux, se dit-il, je ne transpire que de l'aisselle droite.

La cervelle cuite donne des vents malodorants.

Quand c'est mauvais, il se presse pour être débarrassé. Si c'est bon, il mange vite, avidement.

Manger un peu trop pour finir un reste. Ou bien se priver pour ne rien entamer.

Un bouquet rouge et noir dans un vase. Ce sont des queues de chat fraîchement coupées, dans la chambre du monstre.

Le chien, on l'appelle : *Fils.* Il sursaute à certains mots : *ficelle, officiel, bénéfice...*

Le chien fait : ouah ! Lui apprendre à dire : *ouais* non sans mal.

Le chien est condamné. Le jeter par la fenêtre en évitant de se laisser entraîner.

L'homme. Elle le regarde. De face, il a l'air songeur. Ça l'attendrit. Mais de profil, il la fait rire.

Mets ton soutien-gorge sur mon pantalon, là, oui, sur la chaise.

Le vieillard s'inquiète. Il évacue plus qu'il n'absorbe.

L'agonisant réclame une pomme. Cela facilite la digestion. Et c'est bon pour la dentition.

Après la mort, il n'y a rien. — Avant la mort non plus, d'ailleurs.

Ils forcent sa porte à coups de hache. Ils entrent, l'air farouche. L'homme très calme, leur fait : *teu - teu!* avec un petit signe réprobateur. Alors ils se retirent, honteux, à reculons.

L'homme descend l'escalier, trop vite. Il glisse, tombe et se fait mal. Il remonte péniblement et se couche.

Là-bas, par terre, un fragment de poterie. *Tu rêves, mon vieux... Ce n'est qu'un étron.*

Une ambulance est accidentée. Bientôt, une autre arrive à toute vitesse, monte sur le trottoir et heurte un mur. Un peu plus tard, ça grouille d'ambulances.

C'est toujours sur le trottoir de droite, *quand on part du centre de la ville,* qu'il y a le plus de monde. Et la plupart des femmes sont maigres.

Il est des jours, heureusement fort rares, où tout prête à rire. Les immeubles, les véhicules, les gens.

Cachez-vous. Faites le mort. Regardez-les, les gens. Ils vivent, ils vont dans tous les sens. Ils s'agitent. Ils parlent. Ils continuent de vivre, les salauds.

Le visage est creusé, le teint blafard, l'œil terne. Angoisse métaphysique? Non, colique foireuse.

L'espace d'une seconde, le désir lui vient de cracher sur la baguette de pain que quelqu'un porte.

Le chien urine, désinvolte. Le chien défèque, pitoyable.

Le premier couple humain. Ils ont deux enfants. L'un d'eux tue l'autre. Ainsi meurt le quart de l'humanité. C'est la guerre la plus meurtrière de l'histoire du monde.

Des centaines d'agents de police passent dans la rue. On signale un étudiant dans le quartier.

L'homme mange avec deux fourchettes. On rit. Il sort un papier de sa poche sur lequel on lit : *C'est exprès.* En fait, il a toujours cette note sur lui, à tout hasard.

Le restaurateur goûte la sauce en pensant à une jolie cliente. C'est comme un baiser à distance.

La tête d'un des catcheurs est coincée entre les cuisses de l'autre. Et l'on entend des cris de bébé.

L'accidenté pense : *Dieu merci, le sang leur cache la crasse.*

Le train va partir. L'homme se croit libre. Et certes, il a une certaine latitude. Poser le pied sur la marche. Ouvrir la portière. Il est encore temps de changer d'avis.

L'homme court en vain, pour rattraper le train. Se concentrant fortement, il arrête le convoi et monte.

Le train qui part sans lui, alors qu'il en attend un autre, l'emporte un moment malgré tout, désir refoulé d'aller sans être.

Le conducteur déverrouille le frein. Il démarre doucement, progressivement. Il accélère. *J'aime,* dit-elle.

La garde-barrière sourit au train qui passe sans s'arrêter.

Une fille en bottes, la cigarette aux lèvres, monte et s'assied. Peu après, elle jette son mégot et sort de son sac un tricot. On traverse une agglomération. L'aveugle dit : *il y a une distillerie dans le coin.*

Le train fonce, imperturbable, dans la nuit, les pieds ferrés, la tête électrisée.

Ce qui fait dérailler les trains a quelque chose de vulgaire.

L'enfant trouve un trousseau de clés rouillées. Il y a sans doute, pas très loin, une maison en ruine.

L'homme va dans le jardin. Il mange une tomate avec un oignon. C'est de la cuisine élémentaire. Mais *c'est le commencement de la perversion.*

L'homme, fatigué par le jardinage, fait une promenade. Voyant une mauvaise herbe, sur le chemin, il a envie de l'arracher mais se retient.

Soigneusement remontée et huilée, la machine oblongue sort de sa boîte et se déplace vers la sortie. La rue l'accueille et l'intègre. Elle évite les obstacles en ondoyant avec méthode. Elle prend une direction moyenne, à mi-chemin de la cohue urbaine et de la campagne.

L'homme — le chien — marche. L'homme donne un coup d'œil furtif au soleil — le chien à l'homme.

L'homme a le même geste de refus pour les chiens errants et les filles vénales.

L'homme a envie de quelque chose, mais quoi? S'arrêter, peut-être. Boire ou manger. Il ne sait pas bien. C'est indéfinissable. Il continue à marcher. Cela finit par passer.

La marche aidant, la mélancolie, insensiblement, se mue en euphorie. *Tiens,* se dit l'homme, *je ne suis plus triste.* C'est une illusion, certes, et provisoire, mais positive.

Tantôt l'homme saute comme un jeune dieu, *tantôt il tombe* comme un vieux con.

Le randonneur aime non les gens mais leurs traces : chemins peu fréquentés, vergers qu'on n'exploite plus, édifices en ruine, véhicules abandonnés.

Le marcheur escalade la colline forestière. *Fabuleux!* dit-il. Et voici qu'il croit entendre : *Content que ça vous plaise.*

Un éphémère mutant. Il ne vit qu'un seul jour. Mais il est énorme et fait peur.

Un peu de morve tombe sur la veste du randonneur. Un peu plus tard, il voit bouger une sorte de larve. Alors, il se met à courir.

Le soir tombe sur la forêt. L'homme fait avancer sa compagne. Elle s'inquiète. Mais il ramasse un vase de nuit ébréché et elle se met à rire.

L'homme aspire fortement et longuement une grande bouffée d'air sans que le ciel se creuse.

Rêve. Un pied coupé, on le fait cuire. Puis on le replace. Contre toute attente, il tient.

Ratage presque complet. La maison bombardée. Maladie grave — interrompre ses études, faute de moyens. Puis c'est la guerre. Carrière interrompue. Le pavillon bombardé. Faire un peu n'importe quoi pour vivre. Chômage. Reste la vie. La femme, le chien. Manger et boire. Regarder, écouter. Les randonnées. *Dormir* (rêver).

Soudain, elle disparaît sous lui, comme par magie ; l'acte amorcé pourtant, se poursuit, irréversible.

L'homme, assis dans son fauteuil, a mal au foie. Il prend son chien sur ses genoux.

L'homme ne possède pas grand' chose. On ne le vole pas. *Ce qu'il écrit ne plaît pas vraiment. On ne le plagie pas.* Il n'a que de brèves relations, mais pas d'amis durables. On ne l'importune pas.

Un domaine étrange. Il y a du va-et-vient. Les vivres — chacun se sert. Les fruits — les gens en cueillent. En fin de compte, on vous avertit, il faut payer. Le sous-sol, on dirait un quai de gare ; l'homme s'y sent seul ; il attend. *Les deux familles,* retranchées dans leurs maisons, se battent à coups d'ossements. Les ancêtres ainsi participent à la lutte.

Il note quelque chose. On peut penser qu'il fait ses comptes ou inscrit des achats à faire.

Dessiner des bonshommes, puis les découper. Les coller sur de vieilles images. Les bonshommes, c'est lui. De temps à autre, les regarder. A la fin, jeter le tout.

Toutes les fautes sont volontaires. Des fautes de toute nature : orthographe, vocabulaire, synthèse, style, goût, culture. Du même coup, elles sont contestataires. Toutes les fautes, sauf les fautes de frappe. Ceci étant dit avec force, l'auteur est bien tranquille.

L'homme, il a maintenant toute une collection d'éléments. Il dispose même d'un peu de liant. Mais il doute, en dernière analyse, de la nécessité de construire. Retrouver des textes oubliés. Les relire. S'y perdre. Être dérouté. Détester certaines choses ; vouloir les détruire. Aimer des passages ; les recopier ; les faire taper ; essayer de les publier. Compulser ses archives.

Le concentré, ça le travaille. Il traque le sentencieux. Le percutant le fascine. Mais, en fin de compte, ce qu'il tente, c'est le montage discontinu des moments essentiels d'une suite apparemment banale. Il faut rabattre le caquet de l'aphorisme. La phrase brillante doit rentrer dans le rang. Rogner tout ce qui dépasse. Rien ne doit être privilégié. Tout compte dans le déroulement existentiel. Enregistrer le vécu, poignant ou morne, sans que rien jamais n'émerge du flux monotone.

L'homme exulte. Après tant d'années, il a enfin trouvé. Tant de fois il a ré-écrit, fait taper, découpé et collé les éléments de son manuscrit qu'il a fini par se décourager... Mais voici que se dégage le premier paragraphe de l'œuvre à venir. Il va pouvoir se mettre au travail pour de bon. Le premier paragraphe, celui justement qu'on vient de lire.

L'homme est effaré. Avec l'âge, il ne comprend plus rien à rien. Pour oublier, il s'occupe. *L'homme est affairé.* Il se fixe un but ; il s'impose des tâches. Parfois, l'angoisse réapparaît. *Il passe de l'affairement à l'effarement.*

La vie est telle que, si l'on n'est pas fou, on devient complètement dingue.

Tout porte à croire que rien n'existe vraiment. Faire semblant. Il fait *comme si.* S'en tenir aux apparences — et aux réminiscences.

L'homme ne se plaint pas. Il s'estime même assez heureux dans l'ensemble. Les misères, les maladies, les accidents, ça s'oublie. L'argent, la réussite, ce n'est pas important. Seul, un détail le chiffonne, *juste un petit rien qui change tout — la mort.*

Un cintre ambulant, chargé de vêtements. Cintré, courbé, tordu. Il y a tout en haut une boîte crânienne. Humble ou crâneur, il émet des ondes positives ou négatives. La vitre fait écran. S'il tombait, on chercherait la boîte noire.

Le chien regarde sa fiente. Après bien des évacuations informelles, il est, semble-t-il, revenu, même provisoirement, à une déjection figurative.

Un bruit derrière l'homme. Le suit-on? Il presse le pas. En fait, c'est le lacet du capuchon de son imperméable qui claque.

Permettez-moi de me présenter. Elle en fait autant. Il croit entendre : *morte de la mort.* Il frissonne. Peut-être est-ce plutôt Marthe... En fait, elle est italienne. Voyant qu'il n'a pas bien compris, elle répète, avec son accent chantant : *Arte dell'amor.*

Je n'aime pas l'hiver, dit l'homme. *Les gens toussent.* Et l'on ne sait pas s'il s'agit de malades ou s'ils sont en colère. *On est perplexe.*

Le noir américain. Nous attendons un autocar qui ne vient pas. Nous avons du mal à nous comprendre. Lui conseiller l'auto-stop. Non, dit-il, jamais. Chez nous, on s'entre-tue. Les noirs? Non, n'importe qui. Pour l'argent? Le sexe? Non. *Just a kill.*

Il s'est attardé dans le bois broussailleux. Le jour baisse. Auto-stop. Il monte à l'arrière d'une camionnette, allongé obliquement sur une échelle d'aluminium. Cela lui rappelle la fois où il s'était assis non sans mal sur une pelote de corde, parmi les enfants et les briques.

La chapelle baroque. Un tronc fermé : un franc pour l'éclairage. Cela ne marche pas. Un couple : l'homme met trois francs dans un tronc ouvert pour un cierge à deux francs cinquante. Puis

ils sortent. Reprendre un franc. Des femmes, dehors sont assises sur le rebord du mur. Leur parler. L'une d'elles dit : *venez*. Elle allume puis s'en va. Remettre cinquante centimes dans le tronc ouvert.

Ravie, dit l'affiche. Les sacs en plastique, publicitaires. On jette des papiers dans la corbeille. *Un journal change de mains.* Notice sur une cire bouche-trous. Un livre à la mode. Contraception — la barre métallique cache le reste du texte. DEBOUT : 102 — un voyageur masque le début de l'inscription (VOYAGEURS). Le nom des *stations de métro.* L'heure est marquée en gros : 14.13.09.

Un tout petit livre, tenu par une jeune femme. Son compagnon a sur le poignet gauche un petit tatouage. L'homme assis non loin d'eux pense : *il est mignon.*

Les livres que les autres lisent. Avant, il essayait d'en connaître les titres ; ça les gênait d'ailleurs ; ils sentaient son regard. *Maintenant je m'en fous.*

L'homme assis sur le quai du métro express. Il caresse son chien. S'approcher. Non, il n'a pas de chien. C'est sa jambe droite qu'il masse.

L'homme monte les marches deux par deux. Certes, il se tient à la rampe. Arrivé en haut, il est déçu par le nombre impair.
Le grand chien noir. Il aboie de façon continue derrière la clôture grillagée de la propriété. Mais quand *quelqu'un passe dans la rue,* il s'arrête brusquement.

L'étron, avec le temps, moisit ; il se couvre de *poil-de-rat.* (Quand) remuera-t-il?

Un chien. Un poulet. Un chien — un jeune homme le tient en laisse. Un poulet — entouré de ses congénères. Un chien vivant, peu importe la race, avec son bon regard. Un poulet plumé, bien en vue dans la vitrine. *Un chien, un poulet — les deux choses se mêlent un peu dans l'esprit.* Il n'a pas faim — il pleure.

L'homme, il n'en a plus pour longtemps, il le sait. Il se dépêche de cueillir et de croquer quelques cerises vertes.

Le vieux randonneur. Il parcourt les bois. L'espoir au cœur d'une belle récolte. Il cherche de-ci de-là, sans se lasser. Finalement, il revient avec un sac, oui, des vieux magazines, vous voyez le genre.

Le chemin creux. Fasciné, l'homme l'emprunte sans se soucier du lieu où il débouche.

Une cage grillagée de couleur verte, à l'orée du bois : dépôt strictement réservé aux feuilles mortes, à l'exclusion de tout autre détritus.

Il naît à tout instant des membres dans la boue. Naissent des cœurs de terre. Il naît des yeux, là, dans le sable.
Il meurt à tout moment des yeux, des cœurs, des membres — dans la brume ou le vent.

On meurt peu, semble-t-il — *dans la nature.* De temps à autre, tout de même, on voit un cadavre, un oiseau rigide, un petit rongeur écrasé.

L'homme retrouve en forêt le bâtiment en ruine, aux briques rongées, vu il y a quelques années. Ce n'était pas une très vieille église, comme il le croyait, mais une tour quadrangulaire. On l'a entourée d'un grillage.

Chemin de terre. L'homme marche vers la colline ; son désir est de la franchir, pour aller vers le nord. *Hélas! il y a un grillage, de part et d'autre, ininterrompu.* Il s'y heurte et tente de le longer, non sans mal, vers la gauche. Il marche sur le bord inégal d'un ravin, puis sur l'autre, non moins irrégulier. Il glisse et tombe à plusieurs reprises, geignant et jurant. Il essaie même, avec difficulté, le fond asséché du ravin. Le champ de colza à sa gauche, est impénétrable. Il passe, en transpirant, à travers les hautes herbes, craignant les aoûtats, se pique aux orties. *Il fallait arrêter avant qu'il soit trop tard, revenir sur ses pas, retrouver le village et emprunter la route du retour.* Obstiné, il persiste ; il se fait très mal ; il marche difficilement ; il a dû se faire une entorse. *Cauchemar vert. Il a peur d'y rester, de rester là, loin de tout.* Finalement, il aperçoit un bout de route. Une voiture, une petite famille arrive, inespérée. On le conduit à une petite gare. Il s'affale sur un banc. Sa cheville gauche est très enflée. Il attend très longtemps le seul train de la fin d'après-midi. En fait, il le saura le lendemain, il a une fracture.

La chèvre est attachée ; son petit, non. La plus correcte, c'est la chèvre — nous parlons fiente.

Le rat, tapi sous le roc, rentre le cou au moindre bruit, mais ne bouge pas.

La péniche vide. Il reste du sable au fond. Quelques poules en liberté. Un petit chien regarde en l'air.

J.-E. FOVEZ

Textes choisis pour les Éditions de Garenne
par Françoise & Christophe Petchanatz
parmi les manuscrits ou ensembles suivants :

PRESQUE — DEUX BONNES HEURES — ÊTRE NATURE — TOUT UN CHACUN — VIVRE, OU PRESQUE — ZAPPENING — O.M.N.I. — TOUT CE QUI EST — L'HOMME, CET ÊTRE-CI — TOUT SE PASSE COMME SI — ÇA FINIT COMMENT — EXPRIMERIE — SE FAIRE UNE RAISON — NAÎTRE, (ET) PUIS N'ÊTRE — CHOSES INDÉFINIMENT BRÈVES — ON SE FAIT À TOUT — CRÉATEUR NON — MEMENTO HOMO — C'EST ENCORE LÀ QU'ON EST LE MIEUX — N.B. SUIVI DE P.S.

Certains cahiers ne portent pas de titres. Certains textes sont repris, sous des versions parfois différentes, dans des ensembles différents. Certains ensembles sont repris en tant que parties de manuscrits plus importants.

Armand-Jean Cauliez est né le 27 avril 1918 à Cambrai (Nord) d'une famille modeste. Il fut orphelin de père à 9 ans et dut se battre pour poursuivre quelques études. Titulaire du Brevet Supérieur de l'Enseignement, il aimait se qualifier lui-même de Erreur : source de la référence non trouvée. Journaliste à quinze ans, il représentait la Erreur : source de la référence non trouvée pour le Nord. En 1939, il devient un véritable journaliste au Courrier du Centre. Mobilisé de 1940 à 1941, il est reçu en 1942 au CA-T.J.C., organisme qui devint par la suite l'IDHEC. Il sort deuxième de sa promotion et devient assistant de plusieurs metteurs en scène (dont Becker, Dreville...). A la libération, il travaille dans divers journaux où il tient la rubrique Cinéma. Il est en outre secrétaire de rédaction de Paris Cinéma. Animateur de Ciné-Club, conférencier (Alliance Française, etc.).
A.-J. Cauliez était marié et avait une fille, née en 1942.
Fovez était le nom de sa mère. *JACEF* étant composé des initiales de son nom : Jean Armand Cauliez Élie Fovez (1).

Auteur des livres
Le Film Criminel, Le Film Policier (1956) Édition du Cerf.
Jean Renoir, (1962) Éditions Universitaires.
Jacques Tati (1962) Éditions Seghers.

Fondateur des prix Canudo et Jean Vigo, il crée également de nombreux Festivals (Courts Métrages, Films Publicitaires, Jazz et Cinéma, etc.).
Son influence est grande entre 1946 et 1966. De nombreuses personnalités participent à ses soirées Ciné-Club : Jean Renoir, Jean Cocteau, Gérard Philip, Rosselini, etc.
Il propose une nouvelle approche du cinéma dont s'inspirent Truffaut et Resnais entre autres.
En 1983 il abandonne tout rapport avec le cinéma et se consacre à une œuvre personnelle en perpétuelle évolution depuis 1938 et qui ne finit qu'avec lui le 23 novembre 1992.

Parmi les nombreuses revues qui ont publié ses textes, citons Sapriphage, Textuaire, Textes et Marges, Les Cahiers de l'Adour, Les Lèvres Nues, (Belgique), Inédit.
Ses dernières publications sont :

- *Toujours est-il,* Jacef, Éditions du Guichet (1985),
- *Choses peut-être vues*, J.E. Fovez, Les Éd. de Garenne (Lyon 1990),
- *Tout ce qui ne change pas*, J.E. Fovez, VR/SO (Saint Didier au Mont d'Or 1992).

Les Éditions de Garenne tiennent à exprimer leur gratitude à Madame Cauliez pour leur avoir confié ces manuscrits et les avoir aidés à constituer ce recueil.

1 — On trouvera ailleurs : JACEF - J.A.C.E.F. - JEAN ARMAND CAULIEZ ET FOVEZ, JACAULIZE. Autres pseudonymes : Marcel Dauzain, Daniel Cazamur, Lucien Amazard, André Limauzac, Claude Maziran (Mazarin), Alice Dramuzan, anagrammes de ARMAND CAULIEZ.

